

fit-elle d'une voix altérée par l'émotion, il peut voler avec ses ailes.

Et, après un silence, elle répéta :

—Je n'étais plus bonne à rien.

Désormais, à toutes les questions ce fut sa seule réponse. "Ceux" de Limaize, très méfiants, ne s'en contentèrent point. Il était impossible, prétendait-on, qu'une maîtresse, si exigeante qu'elle fût, se débarrassât ainsi d'une domestique dévouée, après vingt ans de loyaux services, sous l'inhumain prétexte qu'elle vieillissait. Il y avait quelque chose de louche là-dessous ! Et chacun de se creuser la cervelle en commettant à sa manière l'étrange réserve de Victorine et la gêne qu'elle trahissait lorsqu'on l'interrogeait. Tout d'abord on avait cru qu'elle rentrait avec une forte provision de gros sous, fruit des libéralités de sa maîtresse, et l'on fut très surpris de voir qu'elle vivait chichement et fabriquait des dentelles qu'elle allait vendre à la ville voisine. Sa tristesse surtout, sa persistante tristesse intriguait.

—Certes, oui, il y a quelque chose de louche là-dessous !...

Hélas, tout se sait, le mal avant toute autre chose. Une fille de Limaize, en service elle aussi à Paris, fut chargée de découvrir la vérité et le village apprit un beau jour, par une lettre d'elle, que Victorine avait été chassée de sa place pour y avoir volé.

—Ah ! le voilà donc, le secret de sa tristesse ! Elle est honteuse et elle a peur.

Lorsque, sans méfiance, Victorine sortit de chez elle pour aller au marché, elle fut entourée par les commères haineuses et indignées qui commencèrent par l'injurier.

—Au bain ! Au bain ! criait-on.

Tête basse, les yeux à terre, le dos rond, suivant son habitude, la vieille domestique ne semblait pas comprendre. Alors une commère, agacée par cette indifférence, s'avança vers elle :

—C'est-y qu't'es sourde, à c't'heure ? *ma, ti*, y a pas de pire que ceux qui veulent pas entendre... Nous savons tout, qu'on te dit, voleuse !...

A cette brusque accusation, Victorine se redressa, comme dans un mouvement de révolte, et, montrant sa face ridée, toute pâle, elle fixa fièrement son ennemie de ses yeux agrandis où brillait une lueur sombre. Ses lèvres s'agitèrent pour un démenti, pour une défense, mais aucun son ne sortit et, presque aussitôt, ayant enveloppé la foule qui l'entourait d'un rapide regard soupçonneux, Victorine baissa de nouveau la tête et arrondit son dos.

—Je n'ai rien à dire, murmura-t-elle honteusement.

Rebroussant chemin, elle se dirigea vers sa maison. Ce silence et cette fuite exaspérèrent les assistants. Les injures se changèrent en clameurs furieuses, et des enfants qui étaient là, s'armant de cailloux, poursuivirent la vieille femme en la lapidant.

Rentrée chez elle, Victorine se tenait derrière la porte, tremblant de peur à entendre le bruit sinistre des huées montantes et des pierres qui frappaient la muraille, brisaient les carreaux.

—Voleuse ! Voleuse !

Et elle disait, au milieu des sanglots :

—J'aurai-je la force, mon Dieu !... Mais qui a pu leur dire !... Heureusement, ils ne savent pas tout... Non, c'es trop, je ne peux pas !... Je me défendrai !...

Elle se retourna pour ouvrir sa porte ; mais, dans ce mouvement, son regard tomba sur une photographie qui appendait au mur ; cela représentait un garçon d'une douzaine d'années qui souriait ingénument dans le cadre doré. Victorine poussa un cri, s'élança

sur cette image, la saisit, la porta à ses lèvres et, s'affaissant sur sa chaise, elle fondit en larmes en disant :

—Oh ! Monsieur Paul ! Monsieur Paul !... Soyez tranquille, mon chéri, ils ne savent pas tout !...

II

Les commères de Limaize ne savaient pas tout, en effet. C'était une bien navrante histoire, ignoble d'une part et sublime de l'autre.

Durant une vingtaine d'années, auprès de sa maîtresse et de monsieur Paul—son enfant d'adoption—Victorine avait coulé une existence heureuse, ne demandant rien de plus, satisfaite en tous ses désirs. Simple et naïve, elle acceptait la domesticité comme une besogne prédestinée, sans murmur ni honte, ne s'imaginant pas un autre avenir ou un autre métier. Du reste "Madame," pleine de bonté, s'appliquait, à l'inverse de tant d'autres, à lui adoucir les misères de son état—et puis, elle avait Monsieur Paul, ce "chérubin" qu'elle idolâtrait. L'enfant ne le méritait guère, hargneux, fourbe, rageur et lâche ; Mais Victorine remarquait-elle ces défauts ? C'était sans cesse des gâteries, des surprises et des faiblesses de toutes sortes : l'enfant commandait en maître, en tyran, elle obéissait en esclave soumise, dominée par cet amour profond qui met sa plus entière jouissance dans la complète abnégation de soi-même. L'enfant grandit, devint jeune homme et, fatalement, Victorine fut la dévouée complice de ses premières fredaines, l'aidant à tromper la surveillance maternelle, mentant avec lui ou pour lui sans le moindre scrupule et sans le moindre remords. En somme, tout marchait à souhait pour Victorine et elle voyait venir sans effroi la vieillesse, lorsque brusquement éclata le terrible drame qui devait la briser.

Oh ! En tous ses détails, la scène était présente à son esprit, ineffaçablement gravée en sa mémoire !... C'était un matin. Seule, dans la lingerie, elle ravaudait des bas, lorsque la voix de "Madame" s'éleva, l'appelant. Elle accourut et pénétra dans la chambre de sa maîtresse : M. Paul était là qui tournait le dos, regardant par la fenêtre. "Madame" se tenait debout devant son secrétaire.

—Victorine, dit "Madame" d'un ton grave, j'ai toujours eu en vous la plus grande confiance, vous le savez. Dans ma maison rien n'était fermé et vous aviez la libre disposition de tout... Le mois dernier j'ai cru m'apercevoir qu'il me manquait de l'argent. Je n'ai rien dit, voulant m'en assurer. Au début de ce mois, j'ai compté la somme que je mettais dans ce tiroir ; je viens de faire l'addition de mes dépenses. Il me manque cinq cents francs ; j'ai donc acquis la certitude que vous me volez...

—Moi, madame ?

—Oui, vous. Ne niez pas. Mon fils Paul m'a aidé pour établir mes calculs, et il peut vous dire, comme moi, que cinq cents francs ont été dérobés.

—Mais ce n'est pas moi, madame !

—Et qui serait-ce, alors ?

Monsieur Paul avait quitté la fenêtre. Très pâle, presque blême—car cette pénible scène le poignait—il s'avança vers Victorine—maman Victorine, ainsi qu'il l'appelait la veille encore—et la regardant fixement dans les yeux, il dit à son tour :

—Qui serait-ce ?... Allons, n'aggravez point votre faute d'un mensonge : avouez.

La vieille bonne, hébétée par sa douloureuse surprise, ne pouvait trouver une phrase de réponse. Ses yeux hagards al-

laient de "Madame" à M. Paul, et ses lèvres murmuraient continuellement sur un ton de mélodie plaintive :

—Mon Dieu !... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

—Votre silence est un aveu, reprit M. Paul sévèrement, allons, sortez d'ici.

Elle se révolta :

—Monsieur Paul ! Mon chéri !... Je te le jure !... Ce n'est pas moi !...

Et ce fut dit avec un tel accent, que "Madame" s'émut à l'idée d'accuser peut-être une innocente.

—Eh bien, fit-elle plus doucement, puisque ce n'est pas vous, je vais prévenir le commissaire et, si vous êtes innocente, comme je l'espère, c'est moi qui vous demanderai pardon...

Victorine se retira le cœur allégé d'un lourd fardeau. Parbleu oui, le commissaire établirait son innocence ! L'accuser de vol, elle !... C'était injuste, et "Madame" aurait dû réfléchir avant de formuler une telle accusation contre elle ! Mais aussitôt elle excusa sa maîtresse : dans ces moments là on perd la tête, on ne réfléchit plus. Pauvre madame ! Quelle affaire !...

—Je parie que c'est l'horloger qui est venu hier, se dit-elle. Ah ! le gremlin !...

Elle entendit le claquement de la porte : Madame sortait pour déposer sa plainte au commissaire.

—Qu'il vienne vite !

Fort de son droit, elle attendait avec impatience, lorsque M. Paul entra vivement dans la lingerie. Il n'était plus blême, il était vert.

—Victorine, dit-il à voix basse, saccadée, Victorine, sauve-moi !

—Comment cela, monsieur Paul ?

—Cet argent... c'est moi qui l'ai pris !...

—Oh ! monsieur Paul !

—Oui, c'est mal, c'est honteux... Mais il m'en fallait !

—Que dira madame ?

—Il faut qu'elle l'ignore, Victorine.

—Et comment cela ?

Le jeune homme hésita un instant avant de prononcer son atroce prière :

—Dis que c'est toi, murmura-t-il enfin.

—Et je passerai pour une voleuse, moi ! s'exclama Victorine, en reculant d'épouvante.

—Tu refuses ? C'est donc moi qui serai accusé. Car le commissaire va venir, Victorine. Il interrogera, il fera une enquête et il devinera tout. Tu connais mon père, il me forcera à m'embarquer...

Il se fit suppliant, s'agenouilla :

—Sauve-moi, Victorine ! Sauve-moi ! Tu disais que tu m'aimais...

Et la pauvre vieille bonne se laissa fléchir. Elle attira à elle la tête du jeune homme, l'embrassa passionnément :

—Oui, je t'aime, chéri, je t'aime. Je te le prouverai. Va, sois tranquille ; je dirai que c'est moi...

Quelques instants après "Madame" rentrait.

—Le commissaire sera là dans une heure, dit-elle.

Alors, Victorine s'avança et, après avoir envoyé à M. Paul un regard chargé d'une immense tendresse, résignée, d'une voix ferme, elle dit :

—C'est inutile qu'il vienne, madame. C'est moi qui ai volé l'argent ; je voici.

Et elle tendit cinq billets de cent francs, laborieusement et péniblement économisés.

L'affaire n'eut pas de suite, mais Victorine, le cœur brisé, moins par l'accusation infamante qui pesait sur elle, que par l'idée de quitter à jamais le "Chérubin" qu'elle chérissait davantage encore, depuis son sacrifice, dut plier bagage et rentrer au pays...